

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



# La provenance des céramiques de raffinage en Guadeloupe, ustensiles indispensables à l'industrie sucrière du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Tristan Yvon

Number 154, September–December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1036846ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1036846ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

### ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Yvon, T. (2009). La provenance des céramiques de raffinage en Guadeloupe, ustensiles indispensables à l'industrie sucrière du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (154), 9–28.  
<https://doi.org/10.7202/1036846ar>

# La provenance des céramiques de raffinage en Guadeloupe, ustensiles indispensables à l'industrie sucrière du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Tristan YVON  
*Archéologue à la D.R.A.C. Guadeloupe*  
*Chercheur associé à l'U.M.R. 8096 du C.N.R.S.*  
*« Archéologie des Amériques »*

Dans le Nouveau Monde la culture de la canne à sucre est introduite par les Portugais au Brésil dès la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. L'installation par les Français de colonies aux Petites Antilles dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle leur permet de se doter de leurs propres lieux de production. L'engouement pour les boissons à sucre que sont les thés, les cafés et les chocolats va littéralement doper cette production puisque entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et 1770 la consommation de sucre est multipliée par dix, passant de 20 000 à 200 000 tonnes<sup>1</sup>.

Le raffinage est l'opération qui permet d'épurer et de blanchir le sucre obtenu par la condensation et la cristallisation du jus de canne ou vesou afin de le rendre propre à la consommation. Il nécessite l'utilisation de céramiques spécifiques qui sont de deux sortes : un récipient tronconique appelée forme à sucre duquel sera extrait le pain de sucre, et un pot sur lequel cette forme repose<sup>2</sup> (fig. 1). Ce dernier appelé aussi recette est destiné à recueillir la mélasse, résidu du raffinage, qui s'écoule par l'extrémité de la forme à sucre.

---

1. G. Le Bouëdec, *Activités maritimes et sociétés littorales de l'Europe atlantique 1690-1790*, p. 48.

2. Des formes en bois ont été utilisées aux Iles au XVII<sup>e</sup> siècle mais elles n'étaient pas aussi efficaces que les formes en céramique car le sirop avait tendance à adhérer aux parois, ANOM, F<sup>3</sup>161, fol.75.

Dans le troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle, l'habitation-sucrerie Beausoleil à Saint-Claude propriété des Carmes dispose de 200 formes en bois d'acajou, cette essence indiquant qu'elles

Toutefois aux îles les raffineries ont eu une existence éphémère en partie en raison du système de l'Exclusif colonial initié par Colbert : un de ses principes réside dans le fait que les colonies sont destinées à fournir des matières premières à la Métropole pour être transformées en produits manufacturés d'une valeur supérieure. Écoulés sur le marché national ou réexportés vers d'autres pays d'Europe, ils concourent à son enrichissement. Poussé par les raffineurs du royaume, l'Etat prend dès 1684 un arrêt pour interdire toute nouvelle raffinerie aux Antilles afin de cantonner les îles dans la production de sucre brut ou moscouade. A cela vient s'ajouter l'instauration de taxes destinée à décourager les producteurs antillais de raffiner leur sucre.

Mais les colons vont bénéficier d'une innovation technique appelée terrage qui permet d'obtenir un sucre très blanc, proche du raffiné, mais non frappé des mêmes mesures coercitives : de la terre argileuse délayée dans de l'eau est placée sur le sommet de la forme. Elle rend son eau progressivement, entraînant par là même une partie des impuretés. La production de ce sucre terré appelé aussi cassonade blanche nécessite comme pour le sucre raffiné l'utilisation de formes et de pots à mélasse, ce qui n'est pas le cas pour le sucre brut : au sortir de la dernière chaudière, le sirop une fois refroidi est versé dans des barriques percées au travers desquelles il s'écoule, mais qui piègent les cristaux de sucre<sup>3</sup>. Le sucre brut ainsi obtenu est exporté dans ces mêmes contenants.

Étant donné la plus grande valeur ajoutée du sucre terré sur le sucre brut, son développement va être considérable aux îles au cours du XVIIIème siècle. C'est donc sa production qui va susciter une demande très importante en céramiques industrielles : à la fin du XVIIIème siècle, chaque habitation-sucrerie en possède en moyenne 2000 à 3000<sup>4</sup>. Or en 1775 par exemple, 454 habitations-sucreries sont recensées pour la Guadeloupe continentale et 437 pour le reste de l'archipel<sup>5</sup>...

Le terme de « céramique de raffinage » pourrait paraître réducteur puisque les formes et les pots à mélasse ont été employés aux îles davantage pour le terrage que pour le raffinage. Or le raffinage est un procédé plus complexe que le terrage puisqu'il nécessite de clarifier le sucre dans une chaudière en y ajoutant de l'eau de chaux et des œufs<sup>6</sup>, de filtrer le sirop obtenu puis de le cuire. Cependant on peut considérer le terrage comme une forme de raffinage sommaire puisqu'il a pour but d'éliminer une partie des impuretés du sucre brut afin de le blanchir.

L'omniprésence de fragments de céramiques de raffinage trouvés en prospection ou lors des fouilles menées dans l'archipel illustre le rôle capital joué par l'industrie du sucre dans l'économie guadeloupéenne. Ce type d'artefact a pourtant été peu étudié. Toutefois la consultation de

---

ont très probablement une origine locale, G. Lafleur, *Saint-Claude, histoire d'une commune de Guadeloupe*, p. 72.

3. H.-L. Duhamel du Monceau, *L'art de raffiner le sucre*, p. 474. et Labat, p. 216.

4. H. & D. Parisis, *Poterie de Terre-de-Bas*, p. 37.

5. C. Schnakenbourg, *Statistiques pour l'histoire de l'économie de plantation en Guadeloupe et Martinique (1635-1835)*, p. 87.

6. Dès le début du XVIIIème siècle, certains raffineurs remplacent les œufs par du sang de bœuf malgré la méfiance des autorités qui craignent pour la santé des consommateurs, CARAN, *manufactures sucres 1708-1778*, F<sup>12</sup>1501.

nombreuses sources anciennes ainsi que différentes observations de terrain permettent de mieux apprécier l'enjeu de l'étude de ce type de mobilier archéologique et de cerner davantage les axes de recherche à explorer.

Une question essentielle est celle de la provenance des céramiques de raffinage du sucre que l'on trouve en Guadeloupe et de son évolution dans le temps. Il faut distinguer les céramiques d'importation de celles produites localement.

Le critère de distinction le plus évident semble être la couleur de la pâte : les argiles de Guadeloupe présentent des teneurs en fer assez élevées (entre 3 et 9 %) ce qui va donner des produits cuits aux teintes rouges très prononcées. Lors des différentes études conduites par le B.R.G.M<sup>7</sup>, aucune argile cuisant blanc ou très clair n'a été rencontrée<sup>8</sup>. A contrario, les céramiques de raffinage d'importation qui ont pu être identifiées à ce jour en Guadeloupe sont de couleur clair, beige ou ocre.

Cependant les choses ne sont pas aussi simples. En effet, Deux grands centres de production de céramiques de raffinage sont identifiés en France hexagonale, Orléans et Bordeaux (Sadirac), mais seul ce dernier a été étudié en détail. Une chrono-typologie a été établie par P. Régaldo Saint-Blancard ce qui permet de distinguer sans difficulté la production sadiracaise, d'autant plus que sa pâte est de couleur claire<sup>9</sup>. Un troisième centre de production de céramiques de raffinage a sans doute existé dans la région de Marseille. En effet, dès le XVII<sup>e</sup> siècle de nombreuses raffineries sont en activité dans la ville et le secteur de la vallée de l'Huveaune qui est un centre potier ancien a probablement répondu aux besoins en pots et formes à sucre. Dans *l'Etat sommaire du commerce fait par le port de Marseille avec les îles d'Amérique de 1735 à 1744* issu des archives de la Chambre de commerce, on trouve la mention *formes à sucre* dans l'inventaire des marchandises exportées<sup>10</sup>. Chambon en 1783 dans son ouvrage traitant du commerce de l'Amérique précise qu'en France les formes à sucre sont fabriquées « principalement à Bordeaux, en Provence et en Languedoc »<sup>11</sup>. Mais des zones d'ombre demeurent puisque la localisation précise des ateliers de potiers les réalisant demeure inconnue. Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que la ville d'Aubagne soit citée dans les sources écrites comme lieu de fabrication<sup>12</sup>.

Quoiqu'il en soit, les productions de la région d'Orléans et de la vallée de l'Huveaune sont toutes deux de couleur rouge, comme les formes et pots à mélasse produits en Guadeloupe.

Pour résumer, si les céramiques de raffinage produites en Guadeloupe sont rouge, toutes les céramiques de raffinage de même couleur découvertes dans l'archipel n'ont pas obligatoirement une origine locale, ce qui complique la tâche des chercheurs. Il n'est pas impossible que certains

---

7. Bureau de Recherche Géologique et Minière.

8. F. Barthélémy et alii, Argiles de la Guadeloupe : inventaire, caractérisation et usages, p. 18-22.

9. P. Régaldo Saint-Blancard, Les céramiques de raffinage du sucre : typologie, technologie, p. 151-158.

10. G. Rambert, *Histoire du commerce de Marseille : de 1660 à 1789*, p. 300.

11. Chambon, *Traité général du commerce de l'Amérique*, p. 393.

12. P.-M. Roux, *Répertoire des travaux de la société de statistique de Marseille*, p. 378-379.

pots et formes à sucre importés d'Orléans ou de la région marseillaise soient aujourd'hui improprement attribués à une production guadeloupéenne, ce qui expliquerait pourquoi à ce jour aucun exemplaire n'ait été formellement identifié malgré la multiplication des opérations de fouille dans l'archipel concernant la période historique.

Bien évidemment la couleur des terres cuites n'est pas le seul critère pour caractériser une production céramique, des différences typologiques ou concernant le type de dégraissant utilisé par exemple existent certainement, mais elles ne sont pas à ce jour clairement identifiées en raison du déficit d'études sur le sujet. Il serait nécessaire de procéder à des analyses physico-chimiques et pétrographiques des pâtes afin d'avoir plus de certitudes sur leur origine et de pouvoir les distinguer. Une équipe de chercheurs américains a d'ailleurs récemment initié une étude portant sur l'analyse de la composition de la pâte des céramiques produites dans les Petites Antilles françaises<sup>13</sup>. Il faut ajouter que le développement de l'archéologie préventive en Guadeloupe depuis plusieurs années permet de recueillir beaucoup de données susceptibles de contribuer à terme à l'établissement d'une chrono-typologie pour les céramiques de raffinage produites localement.

Une autre difficulté risquant de se poser résulte de la fabrication par de nombreux centres potiers de l'Hexagone au cours du deuxième quart du XIX<sup>e</sup> siècle de céramiques de raffinage, type de production qui leur était inconnu jusqu'alors. On citera pour mémoire Saint-Omer<sup>14</sup>, Angers<sup>15</sup>, Criqueboeuf<sup>16</sup> et Honfleur<sup>17</sup> en Normandie, Songeons<sup>18</sup> et Saint-Samson<sup>19</sup> dans l'Oise. Une grande partie de cette production est sans doute destinée à répondre au besoin de l'industrie naissante du sucre de betterave. La phase de raffinage étant à l'époque similaire pour le sucre de betterave et celui de canne, ces productions ont pu être ponctuellement exportées vers les Antilles. Là encore, on ne sait pratiquement rien de leurs caractéristiques.

Le Père Labat, missionnaire dominicain qui résida en Martinique et Guadeloupe de 1694 à 1706, décrit dans son ouvrage *Nouveau Voyage aux isles Françaises de l'Amérique* le processus de fabrication du sucre ainsi que les infrastructures et les ustensiles nécessaires. Il compare les céramiques de raffinage faites aux Antilles françaises à celles produites à Bordeaux :

« Les Formes qui se font aux Isles sont d'une terre rougeâtre, quand elles sont bien travaillées, elles sont assez unies et assez lisses, quoiqu'elles ne le soient jamais autant que celles de Bordeaux. Cela provient de la terre plutôt que des Ouvriers mais cela ne porte aucun préjudice au Sucre qu'on y met, qui ne laisse pas de bien travailler et d'être fort uni. J'ai connu d'habiles Rafineurs

---

13. K. Kelly et alii, *Compositional analysis of french colonial ceramics: implications for understanding trade and exchange*, p. 85-108.

14. *Annales de la société académique de Nantes*, p. 250.

15. *Bulletin de la société industrielle d'Angers et du département de Maine et Loire*, p. 240.

16. *Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, p. 314.

17. P.-P.-U. Thomas, *Histoire de la ville de Honfleur*, p. 255.

18. A. Hugo, *France pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, p. 304.

19. A. Dupin, *Forces productives et commerciales de la France*, p. 67.

qui les estiments plus que celles de Bordeaux. Les formes ordinaires faites aux Isles, ont vingt-six pouces de haut sur un pied de diamètre, mais on n'en fait guères de cette espèce, parce que les ordinaires sont assez grandes pour servir aux usages auxquels on employe les batardes.

Les pots que l'on met sous les Formes pour les soutenir, et pour recevoir le sirop qui en coule, sont proportionnez aux formes qu'ils doivent porter. Généralement parlant, ceux de Bordeaux sont trop petits, et ne sont bons que pour les Rafineries, aux Isles, et qu'on y blanchit, en ayant beaucoup, demande aussi de plus grands vaisseaux pour le contenir.

Les pots pour être bien faits, doivent avoir le fond ou l'assiette large et unie, et le dessus de la bouche, qu'on appelle le collet, bien renforcé. Il faut éviter d'y mettre des pieds, comme ont la plupart de ceux de Bordeaux, parce que ces pieds étant postiches, se détachent aisément, et rendent ensuite le pot inutile.

Ceux qui se font aux Isles, ont quinze ou seize pouces de haut ; le diamètre de leur ouverture est de quatre pouces et demi, ou environ ; leur fond en a le double, et leur ventre en a quinze ou seize.

Le prix des pots et des formes se règle selon leur besoin, ou plutôt selon l'abondance ou la disette qu'il y en a aux Isles.

Pour l'ordinaire le pot et la forme dans le pais se vendent un Ecu de trois livres, pris sur le lieu où ils se font<sup>20</sup>. »

L'unique collection de référence étudiée à ce jour en Guadeloupe pour les céramiques de raffinage d'importation est issue du bourg de Baillif, qui a été fondé dans le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle mais a été détruit et abandonné en 1703 suite à une attaque des Anglais. Elle est donc bien calée chronologiquement. Les différents sondages archéologiques réalisés sur ce site se situent dans un secteur qui d'après les plans anciens disponibles correspond à une zone de magasins propriété de la Compagnie des Indes occidentales mais aussi de planteurs<sup>21</sup>. Le dernier sondage réalisé en 2006 a permis d'identifier un dallage de pierres volcaniques sur lequel reposait un nombre très important de fragments de pots à mélasse et de formes à sucre d'importation qui avaient subit l'effet du feu, contemporain de l'abandon du site<sup>22</sup> (fig. 2). Il est probable que l'on soit en présence d'un magasin, dans lequel avaient été stockées des céramiques d'importation à destination des habitations-sucreries du secteur, ou d'une raffinerie. En effet, le Père Labat qui y passe au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle mentionne les ruines des bâtiments incendiés par les Anglais, entre lesquels il y avait aussi selon lui « une très belle raffinerie<sup>23</sup> ». Les différents sondages réalisés, trop ponctuels, n'ont pas permis d'identifier avec certitude la destination de certains bâtiments repérés. Quoiqu'il en soit, il s'agit de bâtiments à vocation industrielle ou commerciale, ce qui explique que les céramiques de raffinage représentent l'écrasante majorité du mobilier recueilli<sup>24</sup>.

L'intérieur de l'ensemble des pots à mélasse mis au jour présente une glaçure vert-olive destinée à les étanchéfier (fig. 3). Il faut rappeler qu'il

---

20. Labat, *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, p. 287-289, t. III.

21. T. Yvon, Baillif, un des premiers bourgs de la Guadeloupe : apport de l'archéologie et des sources écrites à la connaissance des réseaux de production et de diffusion des céramiques de raffinage du sucre.

22. T. Yvon. *Sondage d'urgence rue de la Madeleine, site de l'ancien bourg de Baillif*.

23. J.-B. Labat, *op. cit.*, p. 374, t. I.

24. F. Bigot, *Le matériel céramique du site de l'Embouchure de Baillif*.

semble qu'aucune céramique glaçurée n'ait jamais été produite en Guadeloupe ou en Martinique : les sites d'ateliers de potier ayant fait l'objet de sondages ne livrent que de la céramique commune ce qui est corroboré par une source écrite au moins puisque Jean-Baptiste Mathieu Thibault de Chanvallon, qui résida à la Martinique de 1751 à 1756, précise qu'on importe de France

« ...tous ces petits vases et ustensiles de terre vernissée dont le peuple se sert ; on ne sait pas aux Iles leur donner le vernis<sup>25</sup>. »

La glaçure, le type de pâte observé ainsi que la présence de pieds en forme d'oreille pour certains pots à mélasse découverts à Baillif indiquent que cette production est issue de la région bordelaise d'après la typologie établie par Régaldo Saint-Blancard<sup>26</sup> (fig. 4). Les formes à sucre associées à ces pots à mélasse présentent le même type de pâte mais leur intérieur est exempt de glaçure.

Une deuxième série de céramiques de raffinage de Bordeaux (Sadirac) vient d'être découverte en Guadeloupe dans le cadre d'un diagnostic d'archéologie préventive, sur le futur chantier de la Cité de la connaissance à Saint-Claude<sup>27</sup>. A l'heure de la rédaction de cet article, son étude est en cours. Les vestiges découverts correspondent vraisemblablement à une habitation-sucrerie fondée dans le troisième quart du XVII<sup>e</sup> siècle qui devient à partir de 1710 la propriété de la famille Godet-Desmarais<sup>28</sup>.

Il faut souligner que le Père Labat compare les céramiques faites aux îles avec celles venant de Bordeaux sans parler de l'autre grand centre de production connu qu'est Orléans, ou celui supposé de Marseille. De plus le site de Baillif contemporain de ses écrits n'a livré que des céramiques de Bordeaux (Sadirac), ce qui peut permettre de supposer que ce centre de production est le principal fournisseur des céramiques de raffinage d'importation pour la Guadeloupe et la Martinique à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.

La plupart des céramiques de raffinage de Sadirac exportées aux Antilles l'ont sans doute été via le port de Bordeaux mais une autre partie a très vraisemblablement transité par celui de La Rochelle qui était sous le Ministère de Colbert le plus important pour le commerce avec les Antilles. En 1674, dans l'état de la cargaison de l'*Angélique*, navire au départ de La Rochelle, on trouve mention de 1800 pots et formes destinés à la « raffinerie de Guadeloupe »<sup>29</sup>. Une récente fouille préventive menée dans le centre de La Rochelle à proximité des quais a permis de découvrir des céramiques de raffinage dont certaines sont attribuables aux ateliers de Sadirac. Elles étaient associées aux vestiges d'une probable raffinerie datant de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ce qui

---

25. J.-B. Chanvallon, *Voyage à la Martinique, contenant diverses Observations sur la Physique, l'Histoire Naturelle, l'Agriculture, les Mœurs, & les Usages de cette Isle*, p. 58.

26. P. Régaldo Saint-Blancard, *op. cit.*, p. 151-158.

27. F. Casagrande (INRAP), diagnostic archéologique réalisé en octobre 2008.

28. H. & D. Parisis, *Etude des sites de la commune de Saint-Claude*.

29. R. Plissonneau-Duquêne, *Un essai de contingentement d'importation au XVII<sup>e</sup> siècle*, p. 30.

confirme que ce centre de production potière alimentait au moins en partie la ville dès cette époque<sup>30</sup>.

Un document conservé aux Archives nationales illustre l'enjeu qu'a pu représenter l'alimentation des raffineries en céramiques de raffinage, ustensiles indispensables à cette industrie<sup>31</sup> : dans le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, les raffineurs de Bordeaux font prendre une ordonnance afin d'interdire l'achat par les raffineurs de la Rochelle des formes et pots à mélasse produits à Sadirac et dans les lieux voisins de Bordeaux afin de lutter contre la pénurie de poteries qui les touche. Les raffineurs de la Rochelle se défendent d'être responsables de cette pénurie et affirment qu'ils en sont eux-mêmes victimes. Selon eux, la raison est plutôt à rechercher dans les « prodigieuses quantités » exportées vers l'Amérique depuis quelques années.

Le Père du Tertre, appartenant à l'ordre des dominicains, résida en Guadeloupe et en Martinique de 1640 à 1648 avant de regagner la France, puis il retourna aux Antilles pendant quelques mois en 1656. Il publia aux environs de 1660 *l'Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. Son récit, antérieur à celui du Père Labat, indique une autre provenance que la région bordelaise pour les céramiques de raffinage d'importation. Selon lui, avant 1654, les céramiques de raffinage utilisées par les colons étaient importées de Hollande « à grands frais »<sup>32</sup>. En 1654 des Hollandais chassés du Brésil sont arrivés en Guadeloupe. Or certains d'entre eux y avaient été propriétaires de sucreries et maîtrisaient donc les technologies liées à cette industrie. Toujours selon Du Tertre, ils seraient venus accompagnés d'esclaves « dont l'un savait fabriquer les moules »<sup>33</sup>. Les colons français auraient appris à réaliser les formes à sucre par cet intermédiaire, mettant fin aux importations de Hollande.

Quel crédit apporter à ces affirmations de Du Tertre ? D'un point de vue technologique tout d'abord, il est vrai que les formes sont des céramiques ayant des caractéristiques très spécifiques, à l'inverse des pots à mélasse qui sont proches de céramiques culinaires. Leur fabrication doit donc nécessiter un apprentissage même pour un potier confirmé. Le récit de Du Tertre est donc crédible sur ce point.

Concernant l'importation en Guadeloupe de formes de Hollande, plusieurs remarques sont à faire. On peut se demander pourquoi au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle les formes à sucre ne seraient-elles pas importées de France via La Rochelle ou Bordeaux comme elles le seront au cours de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il faut noter que la fabrication de céramiques de raffinage en France par des centres potiers est lié le plus souvent à la présence dans les environs de raffineries. Dès le XVI<sup>e</sup> siècle des raffineries ont fonctionné à La Rochelle pour traiter le sucre brut arrivant des colonies portugaises et elles étaient alimentées en céramiques par des ateliers régionaux comme a pu le démontrer J. Chapelot<sup>34</sup>. Or au

---

30. B. Zélie (éveha), fouille du 23 rue du Duc, 2008.

31. Archives nationales, manufactures sucres 1708-1778, F<sup>12</sup>1501, Les raffineurs de La Rochelle contradictoirement avec ceux de Bordeaux au sujet des poteries propres au raffinage du sucre.

32. J.-B. Du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. II, p. 439.

33. *Ibid.*

34. J. Chapelot, Le raffinage du sucre dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle à La Rochelle et ses relations avec les ateliers céramiques régionaux, p. 167-173.



milieu du XVII<sup>e</sup> siècle la situation semble avoir évolué : Delafosse ne trouve pour La Rochelle qu'une mention de raffinerie « assez douteuse » et les sucres qui continuent d'arriver du Portugal sont des sucres blancs<sup>35</sup>. Il est donc possible qu'à cette période la forme à sucre ait disparu du catalogue de production des ateliers de potier qui alimentaient les raffineries de la ville au cours du siècle précédent, et que ce marché ait été récupéré à partir de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle par l'atelier de Sadirac, lorsque le raffinage redémarre ; les plus anciennes céramiques de raffinage issues de la fouille des fours de cet atelier datent d'ailleurs de cette époque<sup>36</sup> et en 1672 au moins cinq raffineries sont en activité à La Rochelle<sup>37</sup>.

En outre il faut rappeler que ce n'est que vers 1670 que les Hollandais sont pratiquement éliminés du commerce des Antilles grâce à la politique protectionniste conduite par Colbert. Avant cette date, ils se substituent à la marine et au commerce déficients de la France. Ils tirent grand profit du commerce avec les Iles, leur apportant des produits de toute sorte. L'exportation en Guadeloupe par les Hollandais, dans le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, de formes à sucre dont disposent leurs nombreuses raffineries d'Amsterdam ou de Flemingue n'est donc pas inconcevable, d'autant plus que ces dernières sont en partie alimentées par le sucre brut provenant des Antilles françaises rapporté en Hollande par leur puissante flotte de navires.

Une autre hypothèse cependant reste possible : Du Tertre aurait pu avoir connaissance ou même voir des débarquements en Guadeloupe de céramiques de raffinage effectués par des navires hollandais et abusivement en conclure qu'elles provenaient de Hollande bien qu'elles aient pu être fabriquées dans leurs quelques possessions des Antilles de l'époque (Aruba, Curaçao, Bonaire, Saint-Martin, Saint-Eustache).

Si on en croit le Père Du Tertre, dès 1654 les colons ont commencé à fabriquer en Guadeloupe des formes pour le raffinage du sucre qui ont remplacé les formes hollandaises. Le récit du Père Labat, un peu plus tardif, va dans le même sens puisqu'il précise :

« Il y a à la Martinique et à la Guadeloupe des poteries où l'on travaille les pots et les formes pour faire le sucre blanc<sup>38</sup>. »

L'habitation-sucrerie des Pères Blancs à Baillif, dans laquelle le Père Labat réside en Guadeloupe, dispose d'ailleurs de sa propre poterie qui produit *des pots et des formes pour blanchir le sucre, des tuiles et des carreaux* selon le besoin<sup>39</sup>. Elle les exporte même par barque en Martinique pour alimenter l'habitation de Fonds Saint-Jacques à Sainte-Marie qui appartient elle aussi à l'Ordre des dominicains auquel le Père Labat est rattaché<sup>40</sup>.

Cette poterie semble donc avoir été créée à l'origine davantage pour répondre aux besoins des habitations-sucreries appartenant aux religieux

---

35. M. Delafosse, La Rochelle et les Iles au XVII<sup>e</sup> siècle, p. 256.

36. P. Régaldo Saint-Blancard, *op. cit.*, p. 151.

37. M. Delafosse, *op. cit.*, p. 256.

38. J.-B. Labat, *op. cit.*, p. 95, t. II.

39. *Id.*

40. *Ibid.*, p. 74, t. II.

que dans un dessein commercial *stricto sensu*, même si la vente de poteries aux autres habitations a pu rapidement constituer une source de revenus non négligeable avec le développement de l'économie sucrière. Lors de leur débarquement dans le sud Basse-Terre en 1703, les Anglais mettent à sac et incendient les bourgs qu'ils traversent ainsi qu'un grand nombre d'habitations dont celle des dominicains de Baillif. Une fois la paix revenue, ces derniers se hâtent de remettre en état la poterie car les Anglais ayant détruit volontairement tous les pots à mélasse et les formes des sucreries où ils étaient passés, les Dominicains ont conscience que la demande va être conséquente et les profits au rendez-vous<sup>41</sup>.

Il n'est sans doute pas un hasard qu'une des premières poteries mentionnées en Guadeloupe appartienne à un ordre religieux, lequel est susceptible de disposer d'une plus grande capacité financière d'investissement que beaucoup de planteurs propriétaires d'habitation. Les récentes études menées sur l'habitation Loyola en Guyane, propriété des Jésuites fondée au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ont montré que leurs importants capitaux leur ont permis de créer une poterie destinée à alimenter en céramiques de raffinage leur sucrerie mais aussi les petites habitations avoisinantes<sup>42</sup>.

En raison du coût important du transport ajouté au risque de casse, on imagine mal l'importation de métropole de céramiques de raffinage à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle comme celles découvertes sur le site de l'ancien bourg de Baillif si des ateliers de production locaux sont à l'époque susceptibles de répondre à l'ensemble de la demande. Du Tertre déjà fait état d'une pénurie de potiers malgré la présence de terre propre à la réalisation de briques, tuiles et de poterie<sup>43</sup>. Une vingtaine d'années plus tard, le problème ne semble toujours pas résolu si on en croit une lettre de Colbert en date du 8 décembre 1670 adressée au directeur de la Compagnie des Indes occidentales :

« Je suis bien aise d'apprendre qu'il se rencontre, dans les isles, de la terre propre à faire des formes pour le raffinage du sucre ; j'ay donné ordre à la compagnie d'y faire passer au plus tost les trois ou quatre potiers de terre que vous demandez, n'y ayant rien qui puisse contribuer davantage à mettre les sucres en valeur que les raffineries, et qui puisse procurer plus d'utilité aux habitans qui s'y appliquent<sup>44</sup> ».

Il est fort probable que les ateliers de terre cuite en Guadeloupe se soient développés surtout au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle pour répondre à la demande croissante en céramiques de raffinage des habitations-sucrierie ou en matériau de construction nécessaires au développement économique de l'archipel (briques et carreaux de terre cuite). Sur la carte des Ingénieurs du Roy réalisée entre 1764 et 1768, plusieurs sites de poteries ou de briqueteries sont figurés (fig. 5). L'évolution du nombre de poteries en Guadeloupe entre 1748 et 1835 nous est partiellement connu grâce aux travaux de C. Schnakenbourg<sup>45</sup>.

---

41. *Ibid.*, p. 308, t. IV.

42. N. Croteau, L'habitation de Loyola : un rare exemple de prospérité en Guyane française, p. 72-77.

43. J.-B. Du Tertre, *op. cit.*, p. 72.

44. P. Clément, *Lettre instructions et mémoires de Colbert*, p. 502.

45. C. Schnakenbourg, *op. cit.*, p. 109.

*Nombre de poteries en Guadeloupe entre 1748 et 1835*  
(chiffres extraits de C. Schnakenbourg).

Année	1748	1749	1752	1753	1785	1788	1790	1828	1835
Nombre	7	8	9	9	3	7	6	1	1

Le développement de la capacité productive en céramiques de l'archipel a théoriquement dû limiter considérablement l'importation de métropole de formes à sucre et de pots à mélasse. Cela expliquerait pourquoi la seule série céramique étudiée provenant de Sadirac est issue d'un site de la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et que malgré un nombre important de sondages ou prospections archéologiques réalisées sur des sites d'époque coloniale en Grande-Terre (occupée à partir du premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle), les nombreuses céramiques de raffinage du sucre qui y ont été découvertes sont toutes du type de celles produites localement.

Les vestiges de trois poteries conservant les restes du four nécessaire à la cuisson de la céramique subsistent dans l'archipel. Deux d'entre elles ont fait récemment l'objet d'une fouille archéologique qui a permis d'étudier la production<sup>46, 47</sup>. Il s'agit de la poterie de la Pointe de la Grande Anse à Trois-Rivières créée après 1735 et de la poterie Fidelin à Terre-de-Bas fondée vers 1760 (fig. 6).

Il faut remarquer que certaines de ces poteries ont pu exporter leur production vers d'autres îles de la Caraïbe. Au cours de l'année 1755 par exemple, deux navires de Guadeloupe appareillent pour Saint-Domingue avec un chargement conséquent de pots et formes à sucre, 8600 au total<sup>48</sup>. Ces échanges s'inscrivent dans le cadre d'un commerce triangulaire et inter-colonial : après le déchargement de leur cargaison de poterie, le premier navire charge du fret à Saint-Domingue à destination de la France et le second rejoint le port de Louisbourg à l'île Royale (aujourd'hui île du Cap-Breton) en Amérique du Nord. Ce dernier exemple illustre le commerce entre Louisbourg et les Antilles qui s'est développé dès les années 1720 : en échange de produits tropicaux, Louisbourg dont les eaux sont très poissonneuses fournit de la morue séchée aux îles du Vent afin de nourrir leurs esclaves en nombre croissant<sup>49</sup>. Ce bateau, après avoir livré ses pots et formes à sucre à Saint-Domingue, a probablement chargé des marchandises destinées à être débarquées à Louisbourg avant de repartir vers la Guadeloupe avec une cargaison de morues.

Ce commerce inter-colonial impliquant la Guadeloupe et sa production potière n'est pas un cas isolé puisqu'en 1733 un navire quitte Fort Saint Pierre en Martinique à destination de Saint-Domingue avec là encore à son bord un chargement de céramiques de raffinage<sup>50</sup>.

46. M. Van Den Bel (INRAP), *Rapport de diagnostic, Grande Anse, parcelle AT 972*.

47. I. Gabriel, *Rapport sur le mobilier de l'habitation-poterie Fidelin, Terre-de-Bas, provenant de la première campagne de fouilles programmées 2002*.

48. ANOM, C<sup>7A</sup>17, fol.162.

49. G. Havard, *Histoire de l'Amérique française*, p. 312-317.

50. ANOM, C<sup>8B</sup>17 (ADM, 1 mi 1445).

Si le grand commerce maritime a été largement étudié, il demeure des lacunes importantes concernant le cabotage, en partie en raison du déficit de sources disponibles. Or dans une région où les îles sont d'origine volcaniques et présentent le plus souvent un relief escarpé, il a constitué pendant longtemps la voie de transport principale. La production potière locale, comme beaucoup d'autres produits, a été diffusée grâce à ce moyen. D'ailleurs dans un arrêté de 1803 qui fixe le prix du fret par caboteurs et canots-passagers entre Saint-Pierre et le reste des quartiers de la Martinique, on trouve la mention « pot et forme, la paire » dans la liste des différentes marchandises et des tarifs qui leur sont applicables<sup>51</sup>. En 1806, un navire de 29 tonneaux chargé de pots et de formes à sucre quitte Saint-Pierre pour Pointe-à-Pitre<sup>52</sup>. La présence sous quelques mètres d'eau de formes à sucre parfois encore emboîtées les unes dans les autres devant l'Anse Cafard en Martinique illustre probablement le naufrage d'un caboteur<sup>53</sup>.

Toutefois, même si les importations de céramiques de raffinage de France ont dû devenir proportionnellement très limitées au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle en raison du développement des poteries locales, elles n'ont pas totalement disparu si on en croit une source : en 1787 les propriétaires de l'habitation sucrerie-caféière Bologne à Baillif en ont confié l'administration à un certain Clairefontaine qui a lui même passé ses pouvoirs à un négociant de Nantes. Ce dernier reçoit les sucres et cafés pour les vendre au meilleur cours et envoie aux plantations l'outillage, les pièces de moulin, *les formes à sucres*, les toiles pour l'habillement des esclaves, les salaisons, farines et vivres secs<sup>54</sup>. A noter que Bordeaux approvisionne Nantes et La Rochelle en céramiques de raffinage<sup>55</sup>. La gestion de cette habitation est en quelque sorte délocalisée, les propriétaires n'en étant dans les faits que les rentiers. Le gérant de l'habitation achète sur place seulement les vivres d'urgence. L'importation des céramiques de raffinage semble donc être dans ce cas précis la résultante du type de gestion de l'habitation sans obligatoirement traduire un déficit en formes à sucre et pots à mélasse disponibles sur le marché local. Reste à déterminer si ce type de gestion est atypique ou non en Guadeloupe.

Cependant, des manques en céramique de raffinage ont pu se faire sentir de manière conjoncturelle au cours du XVIII<sup>e</sup> ou XIX<sup>e</sup> siècle. A la fin de l'année 1802 par exemple, une pénurie en pots et formes touche les habitations-sucreries. Elle est liée à l'occupation des Saintes par les Anglais qui empêche la production de la poterie de Terre-de-Bas d'alimenter les habitations de Guadeloupe continentale, ce qui illustre d'ailleurs l'importance que revêtent à l'époque les ateliers de poterie locaux<sup>56</sup>. Les Anglais se sont emparés des Saintes en 1794 et ne les rendront aux Français qu'à la signature du traité d'Amiens huit ans plus tard. Les propriétaires d'habitation sont obligés d'attendre que la petite

---

51. Durand-Mollard, *Code de la Martinique*, tome IV, acte n°978, p. 556-557.

52. ANOM, C<sup>8</sup>B27.

53. GRAN (Groupe de Recherche en Archéologie Navale).

54. G. Debien, *La caféière et la sucrerie Bologne au Baillif (1787)*, p. 11-12.

55. P. Durand, *Archéologie industrielle, formes à sucre*, p. 24.

56. Académie des Sciences, Fonds HAPPEL LACHENAIE 51 J (communication de A. Perrotin-Dumont).

quantité de poterie qui leur reste soit libérée du sucre en cours de fabrication avant de récolter la canne pour poursuivre leur production. Hapel de Lachenaie tente d'innover afin de pallier à ce déficit en céramiques de raffinage par l'utilisation de caisses en bois percées de nombreux trous dans le fond au travers desquelles le sirop s'égoutte.

Il faut se garder d'avoir une vision trop simplifiée des échanges commerciaux liés à cette production potière puisque des céramiques de raffinage ont été produites précocement en Guadeloupe mais des importations de métropole ont parallèlement eu lieu. Comme l'illustre le récit du Père Labat ou certains Etats de commerce, des échanges se sont également produits entre la Martinique et la Guadeloupe, ces îles ayant aussi pu exporter ponctuellement une partie de leur production vers d'autres îles de la Caraïbe. Mais elles ont dû recevoir également des céramiques de raffinage des îles voisines.

Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la concurrence de la sucrerie de la betterave en Europe et la pénurie de main d'œuvre due à l'effondrement du système esclavagiste nécessitent la modernisation des structures de production : les habitations-sucreries qui ne sont plus rentables laissent progressivement la place aux usines centrales qui produisent à moindre coût un sucre de qualité supérieure. La méthode de fabrication du sucre dite « du père Labat » est alors remplacée par un système où l'évaporation et la cristallisation s'effectuent dans le vide et surtout où la séparation du sucre et du sirop se fait à l'aide de turbines centrifuges : cet égouttage forcé épure les sucres en quelques minutes, mieux que ne pouvait le faire l'utilisation des formes en quinze jours. Parallèlement à cette évolution majeure du mode de production qui rend définitivement obsolètes les céramiques de raffinage, l'usage des formes en tôle peinte se généralise dès 1840. A cette même époque l'utilisation de planchers-lits-de-pains, sorte de coffres en bois percés de trous destinés à recevoir les formes, rend inutile l'emploi des pots à mélasse<sup>57</sup>.

Ces changements entraînent le déclin et la disparition de plusieurs poteries en Guadeloupe même si certaines comme la poterie Fidelin à Terre-de-bas ont pu subsister plusieurs décennies encore en orientant leur production vers la céramique à usage domestique<sup>58</sup>.

## CONCLUSION

Comme on l'a vu, de nombreuses interrogations restent à ce jour sans réponses tant sur les céramiques de raffinage elles-mêmes que sur leur provenance et leur diffusion. Il est évident qu'en tant qu'objet d'étude archéologique cette production a été largement sous-exploitée. Or sachant qu'elle a été utilisée pendant près de deux siècles, on comprend dès lors son potentiel : indépendamment du fait d'étudier l'évolution d'une production céramique étroitement liée à l'industrie sucrière, ce type d'artefact peut se révéler être un marqueur chronologique précieux pour l'archéologue en raison de son omniprésence dans l'archipel et de sa durée d'utilisation.

Une étude des ateliers de production implantés aux Antilles françaises doit se faire parallèlement à celle des grands centres de production

---

57. J. Fierain, *Les raffineries de sucre en France (XIX<sup>ème</sup> – début XIX<sup>ème</sup> siècle)*, p. 80.

58. I. Gabriel, *op. cit.*, p. 1-2.

ou des raffineries de l'Hexagone afin de tenter d'établir les chronotypologies les plus exhaustives possibles de ce mobilier.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

### *Sources manuscrites :*

- Archives nationales d'outre-mer (ANOM)
- Collection Moreau de Saint-Méry
    - F<sup>3</sup>161, fol.75.
  - Correspondances à l'arrivée Guadeloupe
    - C<sup>7A</sup>17, fol.162.
  - Correspondances à l'arrivée Martinique
    - C<sup>8B</sup>17 (ADM, 1 mi 1445).
    - C<sup>8B</sup>27.
- Archives nationales (CARAN)
- Commerce et industrie
    - F<sup>12</sup>1501, manufactures sucres 1708-1778.
- Académie des Sciences
- Fonds Hapel Lachenaie 51J

### *Sources imprimées*

- Annales de la société académique du département de la Loire-Inférieure*, vol. I, Nantes : 1830, 464 p.
- Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*, Caen : Association normande, 1850 , 553 p.
- Bulletin de la Société industrielle d'Angers et du département de Maine et Loire*, n° 1, Angers : 1833.
- BARTHELEMY (F.), BES DE BERC (S.), HUSSON (Y.), *Argiles de la Guadeloupe : inventaire, caractérisation et usages*, rapport B.R.G.M./RP – 54 917 – FR, 2006.
- BIGOT (Franck), *Le matériel céramique du site de l'Embouchure de Baillif*, étude de post-fouille, rapport non publié n° 307 du service régional d'archéologie, 2005, 99 p.
- CHAMBON, *Traité général du commerce de l'Amérique*, tome I, Amsterdam-Marseille : Marc-Michel Rey, Jean Mossy, 1783, 662 p.
- CHANVALLON (Jean-Baptiste Thibault de), *Voyage à la Martinique, contenant diverses Observations sur la Physique, l'Histoire Naturelle, l'Agriculture, les Mœurs, & les Usages de cette Isle*, Paris : Karthala, 2004, 285 p. (première édition, Paris : J.B. Bauche, 1763).
- CHAPELOT (Jean), Le raffinage du sucre dans la seconde moitié du XVIème siècle à La Rochelle et ses relations avec les ateliers céramiques régionaux, in *Archéologie médiévale n° 35*, Caen : Université de Caen, 2005, p. 167-173.
- CLEMENT (Pierre), *Lettre instructions et mémoires de Colbert*, tome III, Paris : Imprimerie Impériale, 900 p.

- CROTEAU (Nathalie), « L'habitation de Loyola : un rare exemple de prospérité en Guyane française », in *Journal of Caribbean Archaeology, special publication number, Historical archaeology in the French Caribbean*, edited by Kenneth Kelly, 2004, p. 68-80.
- DEBIEN (Gabriel), La caféière et la sucrerie Bologne au Baillif (1787), in *bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe n° 3*, 1965, 29 p.
- DELAFOSSE (M.), « La Rochelle et les Iles au XVIIIème siècle », in *Revue d'Histoire des colonies*, tome XXXVI, Paris : Société de l'Histoire des colonies françaises, 1949, p. 238-281.
- DUHAMEL DU MONCEAU (Henri-Louis), « L'art de raffiner le sucre », in *Descriptions des arts et métiers, faites ou approuvées par Messieurs de l'Académie royale des sciences de Paris*, t. XV, Neuchâtel : J.-E. Bertrand, 1781, p. 467-550 (première édition, Paris : Saillant et Noyon, 1761).
- DUPIN (Charles), *Forces productives et commerciales de la France*, Paris : Bachelier, 1827, 338 p.
- DURAND (P.), *Archéologie industrielle, formes à sucre*, manuscrit conservé à la DRAC Guadeloupe sous la cote 52 30 050, année d'édition inconnue.
- DURAND-MOLARD, *Code de la Martinique*, tome IV, 1787 (n° 693) à An XII-1804 (n° 1087), Fort-de-France : Imprimerie du gouvernement, 1810.
- DU TERTRE (Jean-Baptiste), *Histoire générale des Antilles habitées par les François*, Paris : réédit. Kolodziej 1978, 4 vol.(première édition 1667 et 1671).
- FIERAIN (Jacques), *Les raffineries de sucre en France (XIXème – début XIXème siècle)*, Thèse, Université de Nantes : atelier de reproduction des Thèses de l'Université de Lille III, 1976, 738 p.
- GABRIEL (Isabelle), *Rapport sur le mobilier de l'habitation-poterie Fidelin, Terre-de-Bas (archipel des Saintes) provenant de la première campagne de fouilles programmées 2002*, rapport non publié n° 330 du service régional de l'archéologie, 2004, 76 p.
- GRAN, Groupe de Recherche en Archéologie Navale 2000 – *Liste des sites archéologiques sous-marins de la Martinique*, <http://www.archeonavale.org/martinique/pages/listsite.html>.
- HAVARD (Gilles) & VIDAL (Cécile), *Histoire de l'Amérique française*, Mayenne : Flammarion, 2003, 560 p.
- HUGO (Abel), *France pittoresque ou description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, t. II, Paris : Delloye, 1835, 329 p.
- KELLY (Kenneth G.) (dir.), « Compositional analysis of french colonial ceramics : implications for understanding trade and exchange », in *Journal of Caribbean Archaeology*, special publication n° 2, 2008, p. 85-108.
- LABAT (J.-B.), *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, Martinique : réédit. Courtinard 1979, 5 tomes (première édition 1722).
- LAFLEUR (Gérard), *Saint-Claude, histoire d'une commune de Guadeloupe*, éditions Karthala, 1993, 362 p.
- LE BOUEDEC (Gérard), *Activités maritimes et sociétés littorales de l'Europe atlantique 1690-1790*, Armand Colin, 1997, 372 p.

- PARISIS (Denise & Henri), *Poterie de Terre-de-Bas*, Groupe de recherche en archéologie industrielle, Université Antilles Guyane, rapport non publié, 1993.
- PARISIS (Denise & Henri), *Etude des sites de la commune de Saint-Claude*, Groupe de recherche en archéologie industrielle, Université Antilles Guyane, rapport non publié, 1994 à 1998.
- PLISSONNEAU-DUQUENE (René), *Un essai de contingentement d'importation au XVIIème siècle (Episode de la lutte entre raffineries coloniales et métropolitaines)*, Paris : Librairie du Recueil Sirey, 1935, 166 p.
- RAMBERT (Gaston), *Histoire du commerce de Marseille : de 1660 à 1789. Les colonies*, Paris : Plon, 1959, 664 p.
- REGALDO-SAINT-BLANCARD (Pierre), *Contribution à l'étude des céramiques d'origine archéologique de la Martinique, IV Note sur un fragment de levre de moule à pains de sucre*, CRIAA/CERA, 1990, p. 1-3.
- REGALDO-SAINT-BLANCARD (Pierre), « Les céramiques de raffinage du sucre : typologie, technologie », in *Archéologie du midi médiéval, tome IV*, 1986, p. 151-168.
- ROUX (P.-M.), *Répertoire des travaux de la société de statistique de Marseille*, tome XVII, Marseille : 1834, p.378-379.
- SCHNAKENBOURG (Christian), « Notes sur les origines de l'industrie sucrière en Guadeloupe au XVIIème siècle (1640-1670) », in *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, tome LV, Paris : Société Française d'Histoire d'Outre-Mer, 1968, p. 267-315.
- SCHNAKENBOURG (Christian), « Statistiques pour l'histoire de l'économie de plantation en Guadeloupe et Martinique (1635-1835) », in *Bulletin de la société d'Histoire de la Guadeloupe* n° 31, 1977, 121 p.
- THOMAS (Pierre Philippe Urbain), *Histoire de la ville de Honfleur*, Honfleur : E. Dupray, 1840, 443 p.
- VAN DEN BEL (Martijn), *Rapport de diagnostic, Grande Anse, parcelle AT 972*, rapport non publié n° 351 du service régional de l'archéologie, 2007, 63 p.
- YVON (Tristan), *Sondage d'urgence rue de la Madeleine, site de l'ancien bourg de Baillif*, rapport non publié du service régional de l'archéologie, 2008.
- YVON (Tristan) – à paraître – « Baillif, un des premiers bourgs de la Guadeloupe : apport de l'archéologie et des sources écrites à la connaissance des réseaux de production et de diffusion des céramiques de raffinage du sucre », in *Actes du 133è congrès national des Sociétés historiques et scientifiques*, Québec 2008.





Fig. 1 – Association d'un pot à mélasse trouvé à Morne-à-l'Eau en Guadeloupe et d'une forme à sucre provenant de l'épave de l'Anse Cafard en Martinique (collection du Musée Edgard Clerc – cliché T. Yvon).



Fig. 2 – Dallage de pierre volcanique mise au jour sur le site de l'ancien bourg de Baillif, abandonné à la fin du XVIIème siècle, sur lequel reposait une quantité importante de formes à sucre et de pots à mélasse de Sadirac (cliché T. Yvon).



Fig. 3 – Fragments de formes à sucre et de pots à mélasse glaçurés de Sadirac trouvés sur le site de l'ancien bourg de Baillif, fin XVIIème siècle (cliché T. Yvon).

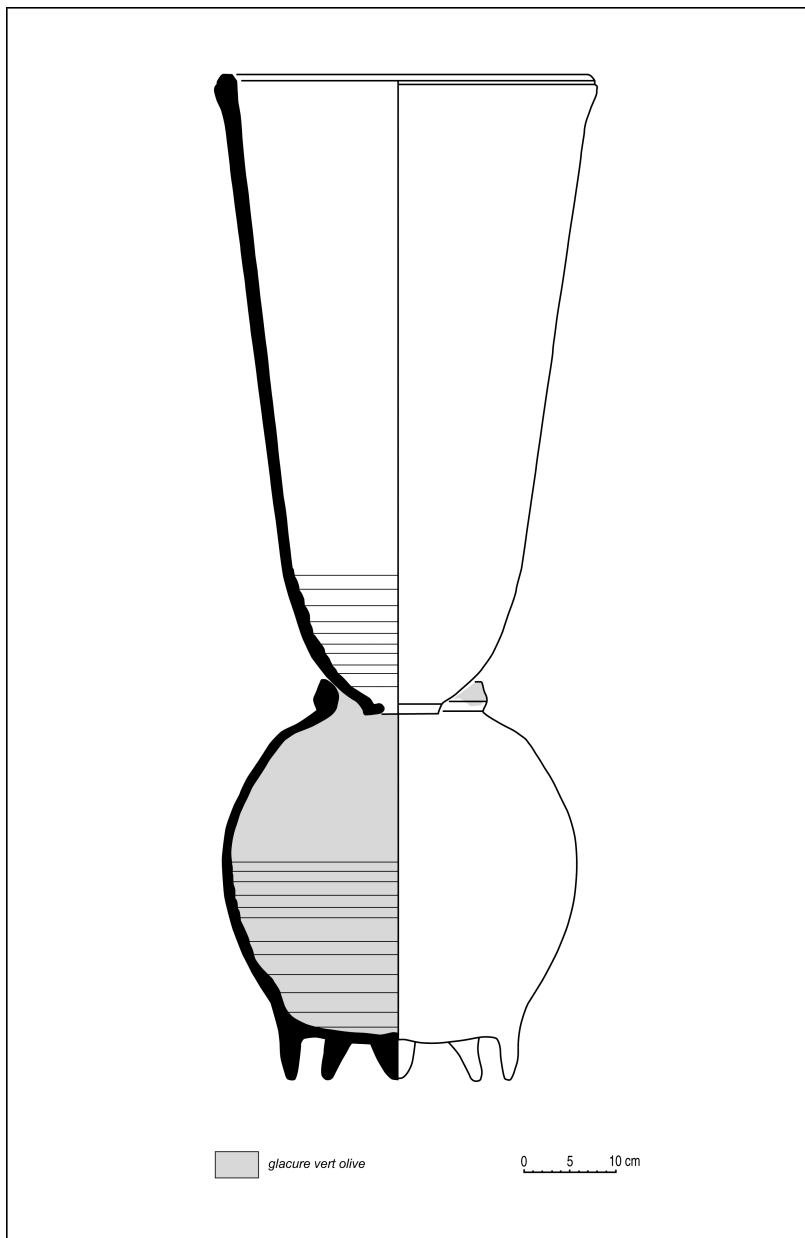


Fig. 4 – Essai de reconstitution d'un pot à mélasse et d'une forme à sucre de Sadirac d'après les fragments découverts sur le site de l'ancien bourg de Baillif, fin XVIIème siècle (dessin F. Bigot).



Fig. 5 – Extrait de la carte des Ingénieurs du Roy de 1764/1766 mentionnant une poterie aujourd'hui disparue localisée à Bord de Mer (Trois-Rivières), près de l'actuel embarcadère pour les Saintes. (Service Historique de la Défense, cote 7B 123).



Fig. 6 – Vue générale des vestiges des fours de la poterie de Grande-Anse à Terre-de-Bas, Les Saintes (cliché Marie-Armelle Paulet-Locard).